

Seul

C'est la nuit et je marche seul dans le noir, dans le froid, seul, dans les petites ruelles grises de Paris. J'erre sans but, sans lever la tête, sans rien regarder. Je me concentre sur mes jambes, je me concentre sur mes pieds. J'avance sans penser.

Il me semble que mes mains sont gelées. Je crois que mon corps tremble, que mes dents claquent. J'ai oublié depuis combien de temps je me promène, depuis combien d'heures j'imite le pas lent et contraint d'une pauvre marionnette. Mais tout cela n'a pas d'importance. Plus rien n'a d'importance. Pas aujourd'hui, en tout cas. Ni demain.

Je suis en colère, mais j'ai peur de le dire. J'ai honte de me l'avouer. Je suis en colère, mais je n'ai pas vraiment le droit de le crier. Je suis triste, aussi. Triste et ciselé. Triste et morcelé. Mon coeur est en lambeau, trop émietté pour pouvoir ressentir, compatir, éprouver la moindre émotion. Mon coeur est vide et éteint. Je n'arrive pas à y rallumer la lumière.

*J'ai peur de te dire que mon coeur est en pleurs
J'ai peur de t'écrire que mon âme déraile
J'ai peur de te montrer ce chagrin qui m'écoeure.
Lis dans mes yeux voilés, dans ce corps qui fait mal,
Mes souffrances cachées, ton histoire éventrée.*

Ce soir, il n'y a pas de bruit. C'est étrange et normal à la fois. C'est impensable dans cette ville et pourtant c'est le cas. Il n'y a pas de bruit mais j'entends des voix, j'entends des cris, j'entends des sanglots. J'ai l'impression qu'ils résonnent dans tout Paris, qu'ils ricochent sur les murs, qu'ils plongent dans la Seine et qu'ils en ressortent encore plus puissants, plus forts, plus intenses. Paris pleure dans ma tête.

Ce soir, j'ai l'impression de ne pas exister. Je ne sais plus qui je suis, ce que je dois faire, ce que je dois dire. Je suis perdu, égaré, complètement désœuvré. Ma douleur n'est pas comme celle des autres. J'ai l'impression de ne pas avoir le droit de souffrir. Mais la tempête de l'émotion, l'ouragan de la mélancolie me submerge. Me fait vaciller, basculer. Je suis une vague qui s'éclate sur un rocher, une ombre que la lumière a tôt fait d'effacer, un pauvre gars à part que des bourrasques vont balayer.

*Dans cette mer de sang, dans ces eaux agitées
Dans ces vagues de vent, dans ces mots naufragés,
Dans ma poitrine vide et tes rêves brûlés
Dans ton songe sordide et ma vie mutilée,
J'espère m'échapper, moi, oiseau tourmenté.*

Je soupire. Mes yeux sont attirés malgré eux, malgré moi, par de petites flammes qui remuent et qui dansent au sol, bercées par d'innombrables ruisseaux de fleurs. De petites fées brillantes, des soleils nocturnes, minuscules et bien plus beaux qu'un astre lui-même. De petites vies brûlantes à l'histoire sanglante et si touchante. De petites vies brûlantes qui hurlent, qui hurlent, qui hurlent. Ce sont des bougies qui gémissent cette nuit.

J'ai la tête qui tourne, le coeur au bord des lèvres. Je me sens sale et laid alors que je n'ai rien fait. Ça va faire trois jours maintenant. Trois jours et mon mal-être ne cesse de progresser. Trois jours que j'ai du mal à respirer. Et à parler. A parler, alors qu'il faudrait que j'exprime tout ce qui me torture, tout ce qui me tiraille. Le silence est devenu mon quotidien, mon bouclier. Mon nouvel univers.

Pour la première fois depuis que je suis sorti de chez moi, mon regard trouve le ciel. La lune s'est absentée. Même les étoiles se sont éclipsées. Le ciel a revêtu son manteau de nuages. Il va sûrement pleuvoir. Quelle drôle d'ironie, le ciel lui-même veut pleurer. Paris est endeuillé.

*J'ai peur de te dire que mes sentiments sombrent
J'ai peur de t'écrire que mes os se fracturent
J'ai peur de te montrer mon monde qui s'effondre.
Lis dans mes yeux blessés, dans mes égratignures,
Mes blessures gelées, mon amour éventé.*

Le vent se lève et à ses côtés, voyagent les souvenirs. Une ribambelle d'images me revient en tête. Me donne la nausée. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi vous viviez ? Pour qui vous vous levez chaque matin ? Pour quelles raisons, aussi mystérieuses et insondables soient-elles, vous ne deviez pas encore mourir ? Moi, j'aimerais vous dire que je l'ai déjà fait un bon nombre de fois. Mais ce serait mentir. Depuis que mon frère a quitté la maison l'année dernière, j'ai appuyé sur la touche arrêt. Je ne réfléchis plus. Je ne m'interroge plus. J'avance. J'avance seul. Seul, dans un monde qui regorge de vies. Seul, sur un chemin baigné de lumière mais voilé par une blessure profonde et invisible. J'ai le coeur qui saigne.

C'est la nuit, c'est le soir. Il fait frais et le vent rugit. Les feuilles d'automne dessinent des rêves tristes dans le ciel, percent par moment les nuages. Je marche et je n'arrive plus à ne pas penser. Je pense à toutes ces personnes qui ne pourront plus jamais se déplacer comme moi je le fais. Je pense à tous ces corps, tous ces visages, tous ces noms qui ont vécu un cauchemar avant même de trouver le sommeil. Toutes ces âmes, tous ces êtres qui ne se réveilleront plus. Ces passants dans la rue, ces couples qui buvaient un verre sur une terrasse, ces amis qui assistaient gaiement à un concert de rock. Je pense et je sens chaque parcelle de mon coeur se dessouder. Je pense à eux et je pense à lui.

A lui.

*Dans ce ciel vaniteux,
Dans ces nuages rouges,*

Il commence à se faire tard, je crois. Ma femme va finir par s'inquiéter. Tout le monde est inquiet dans ce pays. Moi le premier. Je continue ma route en brisant le rythme de mes pas. Je continue ma route et me surprends à faire ce que je ne croyais plus possible.

Je regarde les arbres, je regarde les immeubles, je regarde les quelques personnes dans la rue, les quelques voitures, les deux vélos. Mon regard s'illumine. Je ne vois pas dans ce décor, toute la peine que j'avais imaginée. J'y lis la force et le courage, la douleur mais l'envie de se relever. L'être humain est étrange. Il est si surprenant ; il peut être tout et son contraire si facilement. Je me sens presque lié à

ces gens que j'aperçois. Et pourtant... je n'y parviens pas totalement. Je crois que ça m'est impossible. Ce serait légitime et irrespectueux à la fois. Je n'arrive pas à me voir autrement qu'un intrus, qu'un étranger concerné par ce qui vient de se passer, mais dans l'incapacité de se joindre aux autres pour pleurer. Un petit chat noir perdu au milieu de chats blancs, aussi touchés qu'eux mais bien trop différent.

*Dans ces courants houleux,
Dans ces rivages pourpres,*

Au fond de la venelle, à la fin du dernier virage, j'aperçois l'immeuble dans lequel je vis. Il est gris, lui aussi. Il est terne, il est triste. Et il est solide. Il est ancien et il s'accroche, il s'accroche, lutte contre le temps, continue de rester droit malgré le vent. C'est difficile à avouer, mais je voudrais être comme lui ; plus fort, moins fragile, plus optimiste. Moins faible. Comme tous ces français que je vois à la télévision depuis trois jours, comme tous ces français que j'ai vus dans la rue. Ils sont unis, ils sont ensemble, ils se soutiennent, ils s'entraident.

Moi, je suis seul. Condamné à être seul. Seul. Même en la présence de ma femme. Je suis seul. Seul et il ne peut en être autrement. J'ai eu la malchance de rencontrer l'envers du décor. Malgré moi. Sans l'avoir demandé et sans l'avoir voulu. Maintenant, ils me contemplent tous avec de la haine au fond des yeux.

J'atteins enfin le hall d'entrée. Je monte dans l'ascenseur. Le cœur serré, je pose ma main sur la poignée de la porte. Sans bruit, je franchis le seuil de la maison.

Elle m'attendait. J'ai posé mon regard sur elle et elle m'a embrassé.

« Courage mon chéri, courage »

Je dois avoir l'air réellement abattu pour qu'elle me dise ça.

Je pose mon sac à dos sur une chaise et me laisse tomber dans le canapé. Elle allume le téléviseur. C'est le même rituel depuis trois jours.

De nombreux policiers prennent la parole, de nombreux visages de victimes défilent. Je suis une nouvelle fois choqué. Ce vendredi 13 Novembre, c'est notre culture qui s'est fait attaquer, c'est notre jeunesse et tous nos rêves.

Je me fige.

Bien après tous ces visages, ils montrent enfin le sien. Celui de mon frère mort cette nuit-là, lui aussi. Le problème ?

Il était armé d'une kalachnikov.

*Dans nos esprits figés et nos lèvres qui bougent
Dans ton rire effacé et mon corps qui étouffe,
Je voudrais t'oublier, toi, mon frère égaré.*

Julie Cedo